



Chapitre 1

CAPTUREE !

Un vent chaud et sec souffle ce matin sur le village, apportant les odeurs de la savane. Coumba reconnaît bien celles du lion, du buffle, de l'herbe grillée par le soleil...

Comme elle aime ces odeurs !

A l'entrée de la case, son petit frère sur le dos, la fillette pile le mil à grands coups énergiques. Elle est mince et robuste pour ses neuf ans. Soudain, elle lance à son petit frère :

- On attrape la vieille poule, Komi ?

Et elle bondit à la poursuite de la poule qui s'enfuit affolée :

- Kêêêk kêk kêêêk !

Komi rit aux éclats. Mais soudain Coumba heurte une racine, perd l'équilibre et s'étale par terre. Ouf ! Son petit frère n'a rien.

Par contre elle s'est ouvert le genou !

- Toujours à te précipiter et à faire des bêtises ! s'exclame sa mère, la seconde femme de son père. Et ton frère alors , tu fais attention à lui ? lui demande-t-elle en lui reprenant le bébé.

Coumba proteste :

- Ce n'est pas de ma faute, c'est cette racine idiote ! Et puis Komi

n'a rien du tout.

Et elle fait claquer un baiser sur la joue de l'enfant. La fillette est vexée, elle déteste se faire gronder !

Son genou lui fait mal, aussi elle va voir Adjilé, le père de son père, dans sa case. Adjilé est guérisseur : il soigne les blessures et les empoisonnements, chasse les mauvais esprits, connaît les signes qui portent chance ou malchance et parle avec les ancêtres morts...Comme tous ceux du village, Coumba le respecte beaucoup. Elle admire tant sa sagesse et son calme !

Le vieil homme l'accueille en tiraillant sur sa barbe :

- Tu t'es encore blessée, ma petite gazelle ! Approche..

Délicatement, il applique sur son genou une pâte verte qui sent fort. Cela brûle mais Coumba tient bon. Elle observe les mystérieux objets qui l'entourent : le masque aux yeux fendus, la dent de lion, la statuette du dieu-crocodile..

Tout à coup le vieil homme frémit, inquiet :

- Entends-tu la plainte du vent ? Un grand malheur va se produire, je le sens !

Non, Coumba n'entend pas. Elle n'a plus mal au genou et se lève d'un bond :

- Merci, grand-père Adjilé, je suis guérie !

Et voilà qu'elle renverse la statuette sacrée du dieu-crocodile.
Sous le choc, celle-ci se brise net. Coumba est catastrophée !

- Pardon, euh...pardon, bafouille-t-elle.

Sans un mot, Adjilé ramasse les morceaux. Sa main tremble, il est très contrarié.

Honteuse, Coumba fait une promesse à son grand-père :

- Ne t'en fais pas, grand-père Adjilé, je vais te sculpter une autre statuette du dieu-crocodile, elle sera encore plus belle !



En sortant de la case, elle frôle Membê, l'esclave, qui revient de son travail au champ. Il s'étonne :

- Sculpter ? Tu sais faire ça, Coumba ?

- Bien sûr !

Coumba l'aime bien mais parfois Membê l'agace ! En fait elle n'a jamais sculpté de sa vie, mais cela ne doit pas être bien compliqué. Tiens, elle va aller chercher un beau morceau de bois

à tailler, ils vont voir de quoi elle est capable !

La fillette s'en va droit devant elle et s'enfonce dans la brousse. Elle marche longtemps sans rien dénicher. Tout à coup, un groupe de Fons, des guerriers ennemis, surgit de derrière les acacias. Ils se ruent sur Coumba.

Elle a beau résister, donner des coups de pied, mordre, elle se retrouve enchaînée. L'un des guerriers ricane :

- Quelle énergie ! Tu feras une esclave parfaite pour les Blancs !
Allez, en route !

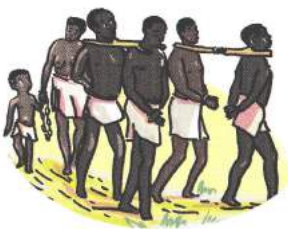
- Esclave ? Moi ? balbutie Coumba.

Pas le temps de discuter. Sans ménagement, Coumba est poussée parmi d'autres prisonniers ; des femmes et des hommes de tous âges, des enfants... Elle est attachée à une autre captive par une longue corde qui leur enserme le cou. Et sous la menace des bâtons et des lances de leurs gardiens, toute la troupe se met en marche à la queue leu leu.

- Je ne veux pas, je ne veux pas ! hurle Coumba, déchirée entre la rage et l'effroi.

- Tais-toi, ce n'est pas la peine, tu es perdue comme nous tous !
lui dit la femme devant elle.

Ses yeux sont baignés de larmes.



Chapitre 2

L'ENFER SUR LA MER

Durant des heures, des jours, des semaines, les captifs, encadrés par les chasseurs d'esclaves, marchent sous le soleil. Les hommes sont emprisonnés par deux, le cou pris dans des fourches de bois. Les enfants traînent le pas à l'arrière, liés à leur mère.

C'est épuisant ! Coumba n'en peut plus, elle a mal aux pieds, à la tête, la corde lui scie le cou. Une fois, elle a failli tomber et a reçu un méchant coup de bâton. Mais certains souffrent bien plus qu'elle : trois vieillards sont morts de fatigue et deux enfants qui se sont écroulés ont été abandonnés. Les hurlements de leurs mères étaient insupportables.

Hélas, pas moyen de s'échapper : les prisonniers sont surveillés de près. Peu à peu, Coumba fait leur connaissance. Ils viennent de différentes tribus et beaucoup parlent des langues qui lui sont inconnues. Sourou, la femme liée à elle, est potière dans son village.

Souvent la fillette pense aux siens, là-bas : ils doivent être affolés par sa disparition ! Peut-être vont-ils surgir et la sauver ?

Mais non, personne ne vient à son aide.

Finalement, au bout d'un mois de marche forcée, la troupe atteint la côte. Malgré son angoisse, Coumba est fascinée :

- La mer, c'est la mer !

Elle ne l'a encore jamais vue mais n'a guère le temps de l'admirer. Les captifs sont enfermés dans un enclos sale et sombre. Ils y restent de longs jours à attendre. Deux hommes qui se révoltent sont roués de coups.

Un matin, un homme blanc apparaît. C'est la première fois que Coumba en voit un ! Elle frémit :

- Il est horrible avec sa peau blanche ! Sourou, j'ai peur ! Est-ce qu'il veut nous manger ?

Sourou hausse les épaules :

- Mais non, il vient pour nous acheter. On est à Ouidah, c'est ici que les Blancs viennent acheter des esclaves, on me l'a dit.

Le Blanc, un capitaine négrier, examine les prisonniers et en choisit une bonne partie, dont Coumba et Sourou.

- Tous ceux-là sont en bon état, dit-il au chef des chasseurs d'esclaves. Je te les échange contre dix fusils et un sac de perles.

Marché conclu !

Coumba et les autres sont embarqués sur un grand navire. Les voilà lancés dans la traversée de l'océan Atlantique !

Les hommes sont entassés et enchaînés à fond de cale, dans des espaces si étroits qu'ils n'y tiennent pas debout. Coumba a plus de chance : placée avec les femmes et les enfants à la poupe*, elle peut aller et venir. Mais le bateau tangué, sent mauvais, elle est malade et tous ces marins blancs lui font peur. L'océan immense l'impressionne aussi. Y a-t-il des esprits maléfiques dedans ? Et où les emmène-t-on ? Jusqu'à la fin du monde ?

Les siens lui manquent cruellement ; son père, sa mère, Komi, grand-père Adjilé qui avait annoncé ce grand malheur, et tous les autres. Elle pleure souvent. Sourou la réconforte comme elle peut.

Les semaines défilent. Chaque matin, les marins font monter les captifs sur le pont. Ils les forcent à danser pour faire de l'exercice et à se laver. Ils les nourrissent de fèves, poisson et riz. Le chirurgien du navire les examine. Beaucoup sont malades, les plus faibles meurent. Un jour, un homme désespéré se jette à la mer, sous le regard épouvanté de Coumba.

Les marins se méfient des prisonniers : ils craignent une révolte et sont sans cesse sur leurs gardes. Les captifs qui désobéissent

* *Poupe* : l'arrière d'un bateau.

sont fouettés.

Une fois, une dispute a lieu entre deux marins. Coumba ne comprend pas la langue des Blancs, mais une vieille femme qui la connaît lui traduit leurs mots. Le premier marin peste :

- Je déteste ces nègres* ! Ils n'ont rien dans le crâne, ce sont des brutes, leur âme est aussi noire que leur peau !

L'autre répond :

- Et moi je n'aime pas comme on traite ces esclaves ! Ce ne sont pas des bêtes, par Dieu !

Ce dernier offre même un jour un morceau de lard à Coumba. « Lui au moins n'est pas méchant, songe-t-elle. Mais les autres, je les déteste tous ! »



* *Nègres* : mot péjoratif, qui exprime une idée négative, pour désigner les Noirs.



Chapitre 3

VENDUE !

Enfin, au bout de deux mois de navigation, le voyage infernal se termine. Le navire aborde à la Barbade, une île au large de l'Amérique. Quelques jours plus tôt, on a tout fait à bord pour donner une bonne apparence aux futurs esclaves : on les a mieux nourris, lavés, rasés, on a huilé leur corps pour le rendre brillant, maquillé leurs blessures.. Le capitaine a souri :

- Comme ça on tirera un meilleur prix de la marchandise !

A terre, Coumba se retrouve dans une grande salle. Elle est propulsée sur une estrade avec trois autres prisonniers. Une foule de riches Blancs les observent, ils s'agitent et parlent fort : ils sont là pour acheter les esclaves aux enchères.

Un homme barbu grimpe sur l'estrade, tâte le dos de Coumba, son ventre, examine ses dents... Tremblante de peur et de honte, la fillette gémit :

- Je ne suis pas un animal !

Nul ne l'entend. Peu après, la voici achetée avec d'autres captifs par le Blanc barbu. Il les fait marquer au fer rouge, avec ses initiales. Sous la brûlure, Coumba hurle de douleur. Avant d'être

emmenée, elle aperçoit Sourou qui lui fait un signe d'adieu. Jamais elle ne la reverra, elle le sait.

Le temps passe. Désormais, Coumba vit enfermée dans la grande maison coloniale de ses maîtres, Mr et Mme Byrd. Ils possèdent une vaste plantation de canne à sucre où travaillent une foule d'esclaves noirs. Ils ont renommé Coumba « Jenny ». Elle déteste ce prénom et murmure souvent :

- Je ne suis pas Jenny, je suis Coumba, « celle qui possède la force » !

Peu à peu, elle apprend la langue des Blancs. Et elle devient une petite esclave domestique. Elle fait la lessive, le ménage, surveille Gabriel, le bébé capricieux qui hurle dès qu'il est contrarié, prend soin de Petty, le petit chien qui mange mieux qu'elle, aide à la cuisine...

Tant que ses maîtres ne sont pas couchés, elle doit se tenir debout au cas où l'on aurait encore besoin d'elle.

Mme Byrd crie souvent après Coumba :

- Tu as mal nettoyé le sol ! Tu sens mauvais ! Mais regarde donc où tu mets les pieds, Jenny, tu marches sur ma robe !

Coumba ne répond pas. Mais le soir, sur la paillasse où elle dort, elle s'imagine en train de lui faire avaler son chapeau à voilettes !

Heureusement il y a Abigail. Cette vieille esclave est tendre avec Coumba et lui offre souvent en douce des beignets qu'elle cuisine. « Dommage qu'elle perde un peu la tête ! remarque la fillette. Hier, elle a encore failli mettre du piment à la place du sel ! »

Et puis il y a John, le fils de Mr et Mme Byrd. C'est le seul de la famille à être gentil avec elle. Il est à peine plus âgé qu'elle. Il aime dessiner les oiseaux et les arbres. Hier, son père l'a grondé car il avait peur de l'orage. Il possède un petit cheval qu'il adore. Dans sa chambre, John a des jouets extraordinaires pour Coumba : des soldats en métal, un cerf-volant, un jeu de l'oie, et surtout une maquette de moulin à vent qui fascine la fillette...

Un jour, le garçon lui propose :

- Tu veux jouer avec moi ?

- J'aimerais beaucoup, monsieur John, mais je n'ai pas le droit, soupire-t-elle. Et puis j'ai du travail...

Et elle prend son chiffon pour faire briller les porcelaines alignées sur l'étagère. Mais ce jour-là, Coumba a la tête ailleurs.

Elle heurte un joli vase qui s'ébrèche en tombant.

Mme Byrd surgit :

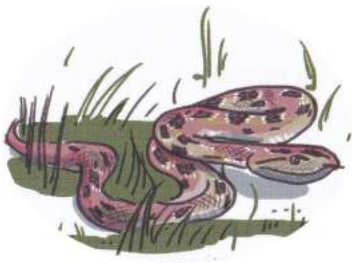
- Que tu es maladroite ! Tu seras privée de repas jusqu'à demain.

Et gare à toi si tu recommences !

Soudain, cet incident rappelle à Coumba la statuette brisée de grand-père Adjilé. Et elle se souvient de sa promesse. Alors elle déniche un beau morceau de bois dur. Et chaque soir, pendant son peu de temps libre, elle tente de le tailler pour lui donner la forme du dieu-crocodile. Pour l'instant, ça n'y ressemble pas !

« Mais j'y arriverai, songe-t-elle, et je l'offrirai à grand-père Adjilé quand je rentrerai. » Car un jour elle retournera dans son village, c'est certain !





Chapitre 4

UN SERPENT DANS LES CHAMPS

Un après-midi, Mr et Mme Byrd reçoivent un couple d'amis. Coumba doit leur porter des rafraîchissements dans le petit salon, mais bébé Gabriel a mal au ventre et le fait savoir à grands cris. Elle masse le ventre du bébé puis l'installe sur son dos, comme elle le faisait avec son petit frère. Enfin elle apporte les boissons, en prenant garde à ne rien renverser. Mr Byrd remarque :

- C'est bien, tu progresses, Jenny. Mais...voilà une heure qu'on attend nos boissons !

Sa femme bougonne :

- Oui, et je n'aime pas te voir porter Gabriel ainsi. On n'est pas en Afrique, ici !

- Oui, madame, non, madame, soupire Coumba.

A cet instant, Mme Byrd s'assoit sur le fauteuil et pousse un hurlement. Une aiguille à coudre s'est plantée dans ses fesses !

Coumba ne peut s'empêcher de rire. Furieuse, sa maîtresse glapit :

- Tu l'as fait exprès, j'en suis sûre !

- Mais non, ce n'est pas moi ! proteste Coumba.

Elle sait bien que la coupable est la pauvre Abigail qui a oublié son aiguille.

- Ne mens pas, poursuit sa maîtresse. Qu'on lui donne le fouet !

Son mari intervient :

- Voyons, ce n'est qu'une étourderie !

Les invités renchérissent :

- Mais oui, c'est sûr ! Ne la fouettez pas pour si peu !

A propos, savez-vous qu'en Angleterre on parle de mettre fin à l'esclavage ?

Mr Byrd s'exclame :

- Hein ? Mais comment ferai-je tourner ma plantation sans mes esclaves ? Mon affaire coulerait, ce serait la ruine !

Sa femme revient à son idée :

- Bien, alors qu'on me débarrasse de cette petite incapable ! Qu'elle aille dehors avec les autres.

Et c'est ainsi que Coumba se retrouve à travailler dans la plantation de canne à sucre. Toute la journée, accroupie dans les champs avec d'autres enfants et des femmes, elle arrache les mauvaises herbes. Elle remplit des seaux d'eau qu'elle porte aux esclaves masculins. Ceux-ci creusent la terre, récoltent les

cannes à sucre, les broient au moulin...

Leur travail est très dur. Tous sont surveillés par les commandeurs, armés de fouets qui claquent au moindre faux pas.



Le soir, Coumba regagne la case* où elle dort avec d'autres esclaves. Parmi eux, il y a Abel, toujours de mauvaise humeur, à qui on a coupé une oreille quand il a tenté de fuir. Il y a aussi le bon Jason qui élève trois poules, et sa femme Tillah qui chante si bien. Ils forment un peu une famille pour Coumba. Sa famille, elle y songe toujours très fort. Et le dimanche, jour de repos, elle continue de sculpter maladroitement son dieu-crocodile.

Hélas, un soir, voilà qu'il a disparu ! Elle rugit :

- Qui m'a volé ma statuette sacrée ? Elle était là, près de ma natte !

Abel bougonne :

- Ce bout de bois tordu ? Je l'ai pris pour faire le feu !

Coumba enrage. Tant pis, elle recommencera !

Le lendemain, alors qu'elle travaille au champ, elle entend

* Case : cabane des esclaves.

soudain un cri de terreur. Elle se précipite. John, le fils de ses maîtres, est tombé de cheval, il est à terre et se tient la cheville en grimaçant de douleur. A deux pas de lui, un serpent se tient immobile, menaçant. Un fer de lance, à la morsure mortelle !

Coumba fait signe au garçon de ne pas bouger. Elle connaît les serpents. Le moindre geste violent les effraie et alors ils peuvent attaquer. Par contre ils aiment qu'on leur parle doucement, c'est grand-père Adjilé qui le lui a appris. Très lentement, avec précaution, la fillette s'accroupit et murmure :

- Poursuis ton chemin, serpent, on ne te veut pas de mal !

Le serpent ne bouge pas et l'observe de ses yeux froids. L'instant dure une éternité. Coumba entend John respirer fort. Puis, sans un bruit, la bête se détourne et se faufile dans les broussailles. Stupéfait, John s'écrie :

- Tu m'as sauvé, Jenny ! C'est de la magie !

Sans réfléchir, elle réplique :

- Je m'appelle Coumba, monsieur John, pas Jenny !

Le jour suivant, la petite esclave découvre devant sa case la maquette du moulin à vent, qu'elle admirait tant. Un papier y est accroché. Elle ne sait pas lire mais Tillah a un peu appris. Il y est écrit : « Pour Coumba ».



Chapitre 5

VIVE LA LIBERTE !

Les jours défilent, mornes et sombres. Dans la plantation, une femme est morte d'épuisement...ou de tristesse. Un garçon qui a volé un cochon a été emprisonné une semaine dans un carcan, un collier de métal. Depuis, il ne parle plus.

Coumba rêve de fuir, mais comment ? Les esclaves sont toujours sous surveillance. Et elle est si fatiguée...

Un dimanche, tandis qu'elle ramasse les œufs des poules de Jason, elle surprend une conversation entre les esclaves d'une case voisine :

- Tu te rends compte ? Quarante livres pour acheter sa liberté !

Coumba les interrompt :

- C'est quoi cette histoire ?

- C'est Mr Byrd qui l'a dit : si on lui paye quarante livres, on est affranchi, libre !

Coumba s'étonne :

- Mais aucun esclave ne peut avoir tout cet argent !

A cet instant, elle aperçoit John qui passe au pas à cheval, sur le sentier tout près. Il la regarde l'air songeur, puis lui fait un signe

amical avant de s'éloigner.

Une nuit, Coumba est réveillée par des cris affolés et des coups de feu. Elle se lève d'un bond. Des flammes lèchent les murs du moulin là-bas et courent dans les champs. Des esclaves ont mis le feu, c'est une révolte !

L'un d'eux crie :

- Fuyez, mes frères !

Des captifs s'enfuient, d'autres hésitent. Vite, Coumba s'élance sur le chemin. Mais soudain des flammes géantes se dressent devant elle. Elle fait demi-tour, tombe, se relève, court...et se retrouve devant sa case !

- Reste là, Coumba, lui souffle Tillah. Ils vont reprendre ceux qui s'enfuient !

En effet, les fuyards sont bientôt rattrapés par les commandeurs et leurs chiens, et cruellement punis. Quant aux rebelles ayant mis le feu, ils sont pendus.

Après ces terribles événements, Coumba perd espoir. Elle est condamnée à passer sa vie comme esclave des Blancs, sans aucun droit et sans liberté. Elle n'a plus le cœur à sculpter une statuette pour grand-père Adjilé. A quoi bon ?

Pourtant, un beau jour, alors qu'elle est occupée à cultiver des pois dans le maigre potager, John débarque. Très excité, il lui tend une bourse :

- Tiens, Coumba, c'est pour toi !

La bourse contient quarante livres : le prix de sa liberté !

Coumba est médusée :

- Mais que...comment... ?

- J'ai vendu Pilgrim, mon cheval, explique-t-il. En cachette.

Coumba est bouleversée. Il tenait tant à son cheval ! Il a fait ça pour elle ! Le garçon ajoute :

- Tu dois donner cet argent tout de suite à mes parents. Sinon quelqu'un va te le voler !

Quand la petite esclave présente la bourse à Mr et Mme Byrd, ils n'en reviennent pas :

- Où as-tu volé cet argent ?



- Elle ne l'a pas volé, intervient John en fixant son père droit dans les yeux. Je le lui ai donné et j'ai le droit !

Ses parents hésitent mais sont bien obligés d'accepter. Incroyable : Coumba est libre désormais !

Hors de la maison, elle serre John dans ses bras. Il lui chuchote :

- Quand je serai grand, je me marierai avec toi. Et nous aurons des enfants avec la peau de la couleur du thé au lait...et nous n'aurons pas d'esclaves !

Ils se sourient joue contre joue, et leurs larmes se mêlent.

Coumba gagne la ville. Elle erre entre le port et le fort. Elle ne sait trop que faire de sa liberté retrouvée !

Dans une échoppe, elle rencontre Jonas, un ancien esclave affranchi par son maître. Il travaille comme menuisier. Le brave homme prend Coumba sous son aile.

Jour après jour, il lui apprend à travailler le bois. Coumba aime ça, elle voudrait en faire son métier. Bientôt, guidée par Jonas, elle se met à sculpter une nouvelle statuette du dieu-crocodile. Celle-ci est belle et Coumba en est fière.

Vivement le jour où elle retournera enfin dans son pays, retrouvera les siens et offrira sa statuette à grand-père Adjilé ! Peut-être même que John l'accompagnera !

